

Jules Barbey d'Aurevilly par le peintre Paul Justus, 1845.

Portrait acquis par le Musée Barbey d'Aurevilly de Saint-Sauveur-le-Vicomte, en 1974. 59 x 72 cm, huile sur toile. Paul Justus, né en 1806 à Bordeaux, émigra en 1854 ou 1855 à l'île Maurice où il dut finir sa vie.

Société Barbey d'Aurevilly.
Siège social : Musée Barbey d'Aurevilly, 50390 Saint-Sauveur-le-Vicomte.
Secrétariat : 56, rue des Bouchers 14400 Bayeux. Cotation annuelle : 24 €.
Comité de rédaction : Isabelle Barré, Claude Godefroy, Michel Pinel.
Contact pour le bulletin : Michel Pinel, 4, rue de la Fontaine Notre-Dame, 50430 Lessay.
michelpinel@wanadoo.fr

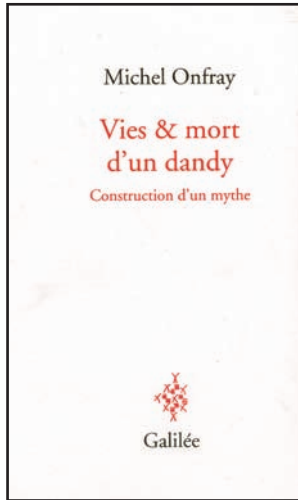


Meilleurs vœux pour 2013.



Devant le château de Tournaville, les participants à la journée Barbey d'Aurevilly, du 8 septembre 2012.

DERNIERES PUBLICATIONS



Michel Onfray, Vies et mort d'un dandy, construction d'un mythe, Editions Galilée, 2012, 90 p., 16€.

“Brummell fut le Prince des Dandys, dit-on. Il fut aussi et surtout un individu grossier, égoïste, agressif, ironique, cynique, malpoli, menteur, escroc, insultant, arrogant, suffisant, prétentieux - et, bien-sûr, content de lui, vivant de reprocher aux autres leur mauvais goût, leur inélégance, leur fatuité, leur manque d'éducation... Comment un homme si détestable a-t-il pu devenir le personnage *conceptuel* du dandysme pensé comme une éthique de l'élégance et de l'aristocratie, du bon goût et de la singularité ? De quelle manière cet adulte, qui ne fut jamais qu'un gamin mal élevé, est-il devenu l'incarnation du poète de l'existence ?

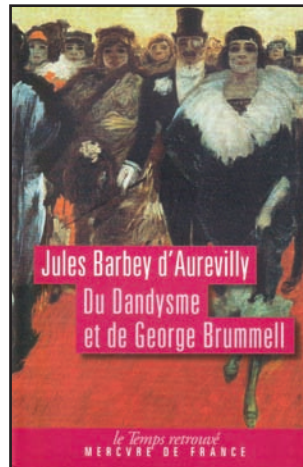
Par la grâce d'un autre dandy, Jules Barbey d'Aureville

qui publie *Du Dandysme ou de George Brummell*, et de Charles Baudelaire...”
(extrait de la quatrième de couverture)

Jules Barbey d'Aureville, Du Dandysme et de George Brummell, Le Temps retrouvé, Mercure de France, Edition présentée et annotée par Marie-Christine Natta, 184 p., 15€.

“Barbey d'Aureville, à travers ce portrait, jette les fondations du dandysme comme mouvement de mode et, plus encore, comme philosophie. Ce court volume, vingt fois réédité, est rapidement devenu le bréviaire de tant et tant de jeunes gens désirant pratiquer la “science du paraître”, séduire par “rien du tout” en cultivant l'art de la profondeur.”

(extrait de la quatrième de couverture)



De Barbey d'Aureville... malheureusement !

“L'immense bêtise du suffrage universel acceptée, - qui sera la honte du XIX^e siècle (à faire crever de rire nos neveux, s'ils ne sont pas des crétins absolus), - pourquoi les femmes ne voteraient-elles pas aussi bien que les hommes ? Ne font-elles pas partie de *l'universalité* ? ... Pourquoi, si le valet de chambre vote, la femme de chambre ne voterait-elle pas ? ...”

Pensées détachées, 1889.

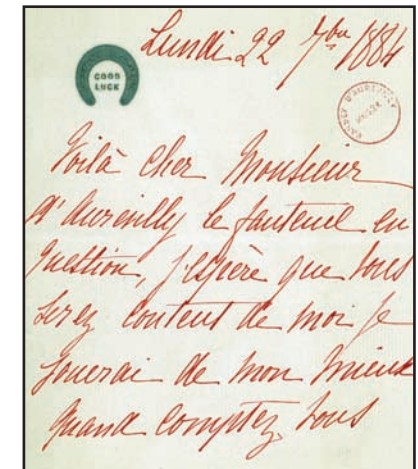
Je me vois encore tout en haut de l'escalier que descend Barbey d'Aureville s'éloignant après la réunion... Son chapeau posé de travers, lui donne l'air héroïco-comique d'un militaire sans commandement ; sa redingote, en forme de jupe, agite des plis comme au contour d'un mannequin. Dieu que les enfants sont irrespectueux ! Je le considère avec tant de discourtoisie que je m'assieds sur l'escalier et que je ris, je ris de tout mon coeur, jusqu'aux larmes, sottement, cruellement. Ma mère est indignée... Elle m'impose silence ; je passe pour une fillette absurde et mal élevée.

Un peu plus tard, me voilà grande fille. Je ne ris plus. J'écoute le verbe merveilleux de Barbey d'Aureville, parlant d'abondance, des heures et des heures, sur les sujets du moment, la littérature et l'art. Il est généralement debout au milieu du salon, un verre de cognac à la main. Et il y trempe ses lèvres fréquemment...

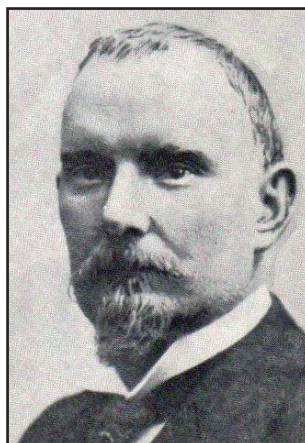
... Il suit avec intérêt mes premiers succès d'artiste... Lorsque je débute au Vaudeville, il est tellement anxieux qu'il n'ose entrer dans la salle et va s'installer au café Napolitain où les nouvelles lui parviennent. Il a pour moi l'attachement d'un vieux philosophe envers une fillette qui l'amuse.

Puis, un beau jour, il cesse brusquement de me voir. Il apprend que j'ai tracé ma vie en artiste indépendante, et se tient à l'écart. On me raconte que les photographies qu'il conservait dans sa chambre de la rue Rousselet ont été retournées, la face contre le mur... Enfin, il m'attend le jour de sa mort ; il raconte à son médecin qu'il m'écrivit la veille et que sans doute je vais venir. Mais il ne m'a pas écrit, ainsi qu'il se l'imagine dans son affaiblissement, et lorsque j'arrive dans le logis dont j'avais hélas ! désappris le chemin, le vieil ami s'est endormi sans m'avoir revue...”

En 1930, Léon Daudet qui vient d'apprendre la mort de Marthe Brandès, se remémore quelques souvenirs. Comme il l'écrit dans un article intitulé “Paradoxe de la comédienne”, il n'a pas beaucoup connu ni fréquenté Marthe Brandès mais elle fut mêlée à tout un milieu littéraire qui fut celui de sa jeunesse. “Dès le conservatoire, elle avait inspiré une passion toute platonique à Barbey d'Aureville... puis quand le vieux “Connétable” apprit que cette belle jeune fille aux yeux profonds était elle-même éprise d'un comédien célèbre - flamme qui la brûla toute sa vie - il répudia son pétrarquisme et la demoiselle de ses pensées dans un sonnet touchant et comique... Jules Renard a écrit sur elle une page célèbre, mais légèrement tarabiscotée, où il y a cependant une jolie phrase sur l'expression pensive de son visage...”



Lettre de Marthe Brandès à Jules Barbey d'Aureville.



Jules Renard (1864-1910)

JULES RENARD CHEZ MARTHE BRANDES

Dans son journal paru aux Editions Bernouard, en 1927, Jules Renard raconte sa visite chez l'actrice Marthe Brandès, le 24 novembre 1908 :

“ Les livres de Barbey beaux comme des toréadors, dédicacés avec du sang rouge et du sang bleu, et des flèches.

A quatorze ans, elle se tordait de rire et était obligée de s'asseoir sur l'escalier quand elle le voyait arriver avec une peau de chèvre, un chapeau à larges bords doublés de velours, des bottines à sous-pieds qui lui étranglaient les pieds, un pantalon blanc, des gants blancs avec baguettes d'or. Peu à peu, l'adoration de ce vieillard comique toucha la jeune fille.

Aux débuts de Marthe, il ne voulut pas entrer au théâtre. Il resta au café proche, où on lui apportait des nouvelles aux entr'actes. Le jour de sa mort, il l'appela par lettre, mais la lettre fut, paraît-il, interceptée. ”

Marthe Brandès, née Joséphine Brunschwig, en 1862, rencontra Barbey d'Aurevilly alors qu'elle était une toute jeune fille. Le vieil écrivain s'en éprit, suivit sa carrière, puis tous deux se brouillèrent. En 1913, devenue une comédienne célèbre, adulée du public parisien, elle décida de quitter définitivement le théâtre et mourut en 1930.

Elle avait, elle-même, raconté sa rencontre avec Barbey dans les journaux de l'époque :

“Je n'étais alors qu'une fillette, quatorze ans peut-être, lorsque je rencontrai Barbey d'Aurevilly dans une famille où nous fréquentions régulièrement, au moins une fois la semaine, chez notre ami Simon Hayem, l'industriel de la rue du Sentier, dont les traits nous ont été conservés par le fameux portrait de Bastien Lepage qui est au Luxembourg. Tout d'abord, cette figure étrange m'amusa prodigieusement. Je n'en aperçus que le côté bizarre, l'aspect toujours imprévu, et la petite bourgeoise que j'étais en concevait d'inépuisables gaietés...”



Marthe Brandès

ASSEMBLEE GENERALE 2012



L'assemblée générale annuelle de la Société Barbey d'Aurevilly s'est tenue dans une salle de l'hôtel de ville de Saint-Sauveur-le-Vicomte, le 8 septembre 2012, en présence de Monsieur Michel Quinet, maire, et d'une quarantaine d'adhérents.

Après l'allocution de bienvenue de la présidente Isabelle Barré, Claude Godefroy, secrétaire, a dressé le bilan des activités de l'année.

Le secrétaire a présenté les dernières publications aurevilliennes et a regretté l'absence de célébration pour marquer le centième anniversaire de la mort d'Alphonse Lemerre, né à Canisy, en 1838, éditeur des œuvres de Barbey d'Aurevilly et des plus grands écrivains de la deuxième moitié du XIX^e siècle. Un oubli que nous devons réparer. Le secrétaire pense que la pose d'un grand panneau touristique en bordure de la quatre voies, dans le sens Paris-Cherbourg, pourrait faire connaître le musée de Saint-Sauveur-le-Vicomte au grand public et aussi « doper » le nombre d'entrées.



Le bilan financier, établi par Nicole Godefroy, trésorière, a fait apparaître un solde créditeur satisfaisant. Le rapport moral et le bilan comptable ont été approuvés à l'unanimité.

Ensuite, Bruno Mercier, illustrateur d'*Un Cotentin romanesque* et Dominique Busillet, auteur des *Quarante médailles aurevilliens*, ont présenté puis dédié leurs ouvrages.

La prochaine journée, fixée le samedi 14 septembre 2013, aura pour thème le roman *L'Ensorcelée*.

LES VISITES

Après la visite du musée Barbey d'aurevilly sous la conduite de notre présidente, le groupe a pris la direction de Lieusaint où un arrêt était prévu au manoir du Hautpitois. Julien Deshayes a retracé l'histoire de cette demeure, propriété de l'époux de Marguerite de Ravalet.



Une édition japonaise du *Chevalier des Touches*. (Coll. MP)

Comment a-t-elle pu commettre un acte aussi impudique ? Le retour du sang à fleur de peau prouve qu'elle a conscience de s'être offerte. Que dire de cette jeune fille si pure qui spontanément dévoile sa nudité dans l'urgence où elle se trouve ? Nous nous souvenons alors des soupçons de l'abbé de Percy que nous avons évoqués plus haut. Les confidences faites par des Touches au narrateur soulèvent bien des questions.

Que faisait donc des Touches à Bois-Frelon, près d'Avranches, seul avec Aimée et, de surcroît, dans sa chambre ? Lorsqu'on reprend la scène dans le détail on constate qu'elle concentre une partie de l'imaginaire érotique aurevillien : le motif du rideau qui nous renvoie à la nouvelle *Le Rideau cramoisi*, nous rappelle l'obsession sans cesse diffuse dans le récit du caché-montré, du voilé-dévoilé.

Enfin, la prière d'Aimée à Dieu pour inaugurer cette scène fortement sexualisée a quelque chose de profanatoire. Cette profanation ne nous renvoie-t-elle pas à celle de Monsieur Jacques prêt à oublier d'hypothétiques vœux de chasteté prononcés comme commandeur de l'ordre de Malte pour épouser Aimée ?

Comment croire que la jeune fille n'ait pas recours à d'autres stratagèmes pour faire partir les bleus ? Surtout comment les soldats dont la réputation était exécration, ce que savait aussi Aimée, ont-ils pu repartir bien sagement vers leur casernement alors que le spectacle d'Aimée devait exciter en eux de basses convoitises ? Quelle valeur accorder au témoignage de des Touches ? Doit-on se fier à un éclair de lucidité chez ce grand malade mental ?

Quoiqu'il en soit, la rougeur d'Aimée traduit une gêne, peut-être même un remords. Celle qui passe pour la pureté incarnée a fait preuve d'une audace qui laisse rêveur. Son mutisme la rapproche des grandes diaboliques. Enfin sa surdité a été vue, par certains, comme une punition infligée par Dieu.

Force est de conclure que les lacunes du récit ne permettent pas d'expliquer avec une totale satisfaction la personnalité et les actions d'Aimée.

Dès lors, plusieurs voies s'offrent au lecteur : Aimée a-t-elle cédé un jour, bouleversée par cet étrange androgyne que semble avoir été des Touches ou a-t-elle voulu sauver sa vie à tout prix ? Dans ce cas, sa fidélité à l'égard de Monsieur Jacques apparaît comme insoupçonnable. Le lecteur perplexe peut quitter les sentiers de l'incertitude et affirmer une position bien tranchée car, pour finir, c'est bien lui le seul maître de sa lecture !

Isabelle Barré

Le déjeuner au restaurant L'Agriculture, à Valognes.



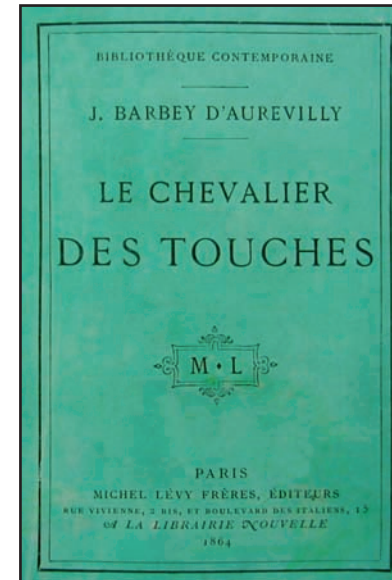
L'après-midi, à Tourlaville, la présentation du château des Ravalet par Stéphane Watrin a été suivie d'une causerie d'Isabelle Barré autour d'*Une page d'histoire*.



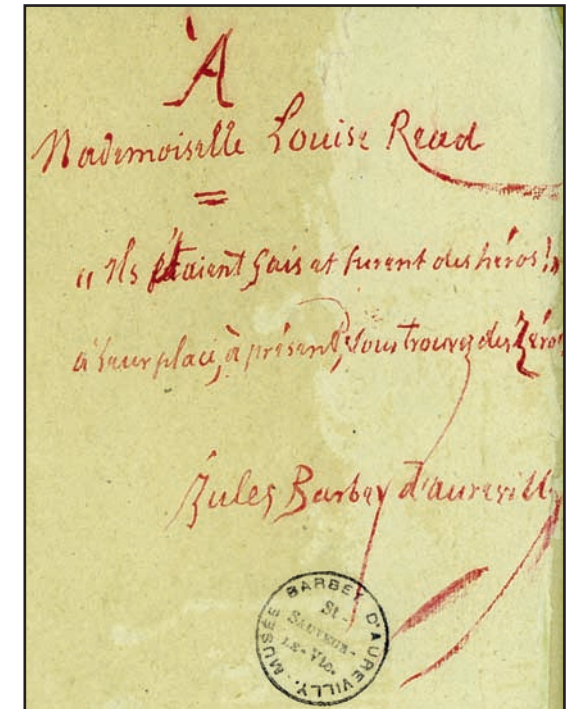
LA MAISON D'UN ILLUSTRE



Le 20 novembre 2012, M. Kébert Arhnoul, directeur de la DRAC (Direction Régionale des Affaires Culturelles) est venu dévoiler la plaque "Maison des illustres" apposée sur la façade du Musée Barbey d'Aurevilly, de Saint-Sauveur-le-Vicomte, demeure familiale du grand écrivain. La manifestation s'est tenue en présence de M. Yves Pouliquen, de l'Académie française, de M. Michel Quinet, maire, et de membres de notre société.



D'abord publié en feuilleton dans le journal *Le Nain Jaune*, en 1863, le roman fut édité en volume l'année suivante chez Michel-Lévy.



Une chose est certaine, c'est qu'Aimée est attirée vers le seul homme qu'elle ne peut épouser (tous les autres l'ont demandée en mariage). Ne parlons pas de perversion ! Reste cependant que son goût la porte vers l'interdit. Un seul élément romanesque pousse à croire qu'elle connaît la vérité : les manifestations surnaturelles de Monsieur Jacques qui vient, par ce moyen, réclamer des messes dans le mois où il est mort. Et toute sourde qu'elle est, Aimée entend très bien des bruits étranges et effrayants. Ceci dit, cette manifestation qui s'apparente au fantastique n'a pas valeur de preuve !

Un mystère auréole le passé d'Aimée. On peut, malgré tout, penser que la jeune fille aurait risqué la damnation plutôt que de renoncer à son amour. Etant donc assuré du caractère fort d'Aimée, nous nous étonnons de cette rougeur dont le narrateur nous entretient ponctuellement.

Sans doute est-elle le fil conducteur qui renforce l'effet de curiosité et de tension auprès du lecteur. Mais on sait aussi que cette manifestation physique révèle un état affectif particulier, trahit un secret que le personnage principal veut cacher et, d'ailleurs, cachera jusqu'à sa mort... On le comprend bien car c'est une histoire qui dépasse toute mesure que l'on nous confie là ! Aimée, jeune fille du meilleur monde se serait mise nue devant des Touches et, confrontée à son regard, elle deviendrait écarlate à chaque rencontre.



Pour sauver des Touches, Aimée se déshabille devant la fenêtre de sa chambre. Hors-texte, Lycée Grignard, Cherbourg, 1938.

-Et comment s'y prit-elle pour cela, Monsieur des Touches ? Allons, dites !
 -Oh ! dit-il, nous étions seuls à Bois-Frelon, vous savez ? ... d'Avranches... Tout le monde partit... Les Bleus vinrent comme ils venaient souvent, à petits pas... Ils cernèrent la maison... C'était le soir. Je me serais bien fait tuer, (...) mais j'avais mes dépêches.

-Aimée pria Dieu... entrouvrit les rideaux pour qu'ils la vissent bien... C'était l'heure de se coucher... Elle se déshabilla. Elle se mit toute nue. Ils n'auraient jamais cru qu'un homme était là, et ils s'en allèrent ! Ils l'avaient vue... moi aussi... "

Barbey ne tarit pas d'éloges sur cette " fille sublime " qui a réussi à faire fi de sa pudeur mais non de sa vertu pour soustraire à la vindicte des bleus un chouan valeureux...! Libre à nous de le croire sur parole et de partager son admiration. Mais si l'on s'échappe des sortilèges de l'écriture aurevillienne, on peut d'abord s'interroger sur le couple formé

par Aimée et Monsieur Jacques puis se demander ce que cache cet étrange rougeur qui envahit la jeune fille à la vue de des Touches.

Tout au long du récit, l'on insiste sur la voix légère et résignée d'Aimée, sa nature fragile évanescence. En réalité, elle a un caractère fort. C'est elle qui, à la veille de la seconde expédition " voulut se fiancer publiquement à Monsieur Jacques " (...) " Ce qu'elle avait voulu eut lieu comme elle l'avait voulu. " Le verbe vouloir, répété à l'envi, signe le caractère résolu d'Aimée. Cette détermination n'a jamais été qu'au service d'un seul sentiment : son amour pour Monsieur Jacques. Quand il mourut, elle négligea le monde, et, résignée à l'oubli, elle ne vécut que dans le souvenir de l'homme qu'elle avait aimé.

Sur cet amour pesait bien la menace de l'interdit. Etait-il sacrilège ? Oui ou non Monsieur Jacques avait-il prononcé ses vœux ? Aimée le savait-elle ? Tout est allusion à une passion coupable. Rien de précis ne sera jamais révélé au lecteur. Ajoutons que l'attitude de Monsieur Jacques est bien ambiguë et pousse le lecteur à la perplexité ! Il se prête à " la cérémonie " du mariage et en même temps sa passivité inquiète et s'apparente à la dérobaude.

Aimée de Spens

Les jeunes filles abondent dans l'œuvre aurevillienne. De Léa qui paraît en 1832, à Marguerite de Ravalet, héroïne d'*Une Page d'histoire*, publiée en 1886, elles illuminent de leurs rayons l'œuvre de Barbey.

Diaboliques souvent, angéliques rarement, elles ne laissent pas indifférent le lecteur. Parmi toutes celles que j'ai croisées au hasard de mes lectures, j'ai choisi de suivre les chemins tortueux qu'avait parcourus Aimée de Spens.

Le portrait que l'on peut tracer d'Aimée nécessite une rapide présentation du roman *Le Chevalier des Touches*. Dès la première page de l'oeuvre, le narrateur invite son lecteur à se situer dans le temps et dans l'espace. " C'était vers les dernières années de la Restauration. La demie de huit heures, comme on dit dans l'Ouest, venait de sonner au clocher, pointu comme une aiguille, et vitré comme une lanterne, de l'aristocratique petite ville de Valognes. " C'est " à la première porte de la rue des Carmélites, " chez les demoiselles de Touffedelys que plusieurs amis, dont Aimée de Spens, se réunissent pour leur causerie du soir.

L'un de leurs invités, l'abbé de Percy, vient de croiser le Chevalier des Touches. La réapparition spectrale de ce héros chouan réveille les souvenirs de ces royalistes déchus, vieillissants. Mademoiselle Barbe de Percy, sœur de l'abbé, va tout au cours de la soirée retracer les moments héroïques de la Chouannerie vécus dans la région de Coutances.

Cependant un obstacle se dresse à l'évocation de ce passé : la présence d'Aimée de Spens. Comment peut-on raconter devant elle un haut fait royaliste alors que son fiancé, Monsieur Jacques, y a laissé sa vie ? Ces difficultés sont vite résolues : Aimée est devenue sourde. Elle confirme son infirmité en disant : " Madame est dans sa tour, au plus haut de sa tour,-et je crains bien que, ce soir, elle n'en puisse descendre " et elle ajoute : " Avec une fille d'aussi peu de ressource que moi dans la causerie, il faut toujours, mes chères amies, faire comme si je n'y étais pas ". Mais, ajoute le narrateur : " Ni dans le petit monde de l'intimité, ni nulle part enfin dans la vie, cette femme, cette sourde, cette Aimée ne pouvait passer inaperçue." Dernier rejeton d'une illustre famille écossaise, elle avait été très belle, d'une beauté qui l'avait rendue célèbre aussi bien dans sa province normande que dans les salles de spectacle parisiennes.



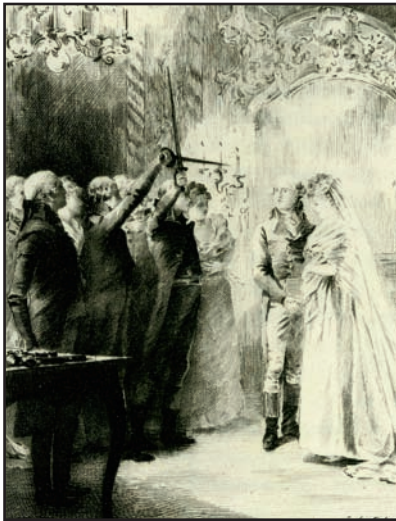
M. Jacques et Aimée de Spens
 Lithographie d'André Mare, 1930.

Quand s'engage le récit, Aimée a quarante ans. Sa beauté s'était métamorphosée mais non détruite. Le narrateur ne peut s'empêcher de regretter que jamais ses " beaux bras ronds n'étreignent un pauvre enfant ou un homme." Que s'était-il donc passé dans la vie d'Aimée ? Pourquoi une femme aussi séduisante et pourvue de grandes qualités morales ne s'était-elle jamais mariée ?

Pour le comprendre, il faut revenir en arrière, en Cotentin, à la fin de 1799. A la grande époque de la Chouannerie, les nobles avaient trouvé refuge à Touffedelys. " C'était un assez vaste manoir, autrefois crénelé, un débris de construction féodale, qui pouvait abriter une troupe nombreuse entre ses quatre tourelles, et dont les environs étaient couverts de ces grands bois, le vrai nid de toutes les chouanneries ! " Situé près de la mer mais presque inabordable à cause des récifs, le vaste château était en même temps le refuge de quelques femmes dont les proches avaient émigré et qui rendaient le maximum de services aux royalistes. Aimée, jeune orpheline de seize ans, se retrouve au milieu de ces femmes plus âgées qui lui faisaient comme " une troupe de mères ".

C'est dans ce lieu solitaire et oublié qu'une nuit de tempête des Touches introduisit un nouveau combattant qu'il présenta sous le nom énigmatique de Monsieur Jacques. Dès lors, Touffedelys devint la base de ses actions militaires. Il y revint, un jour, grièvement blessé. Il fallut soigner longtemps cet homme que l'on définissait comme un " beau ténébreux " tant il était habité par une mystérieuse mélancolie. A quoi était-elle due ? On racontait, sans en avoir la preuve, qu'il était Commandeur de l'ordre de Malte. Or, les chevaliers de cet ordre sont tenus

au célibat, ce qui devait cruellement lui peser quand il tomba amoureux d'Aimée. Mais que savait-elle des engagements de Monsieur Jacques, elle qui passait bien du temps avec lui du jour où ils se promirent l'un à l'autre ? En revanche, Aimée connaissait de vieille date le Chevalier des Touches. Ils avaient fréquenté les mêmes salons sous l'Ancien Régime. Barbe de Percy s'était interrogée sur le sens à donner à leurs relations. Comment donc expliquer qu'en présence de des Touches, Aimée garde toujours les paupières baissées et qu'un ton de feu envahisse son visage ? Il était pourtant bien évident qu'Aimée ne songeait qu'à Monsieur Jacques. Ne l'avait-elle pas accompagné le plus loin possible quand il avait participé à la première expédition qui devait libérer des Touches emprisonné à Avranches ? Ne l'attendait-elle pas dans un état d'angoisse qu'elle voulait cacher à tous ?



Le mariage d'Aimée de Spens.
Dessin de Julien Le Blant, gravé par Champollion, 1886.

Or, les douze royalistes échouèrent dans leur projet d'évasion. Des Touches fut changé de prison et conduit à Coutances. Ses amis mirent sur pied une seconde expédition à laquelle Monsieur Jacques devait prendre une part active. Le soir qui précéda le combat, il fut envahi par un pressentiment : " Je crois très fort à l'enlèvement de des Touches mais je suis sûr que j'y mourrai." C'est le moment que choisit Aimée pour annoncer à tous ses compagnons d'armes son mariage mystique avec Monsieur Jacques avec qui elle échangea promesse et serment. Elle revêtit une tenue de mariée et, telle une suzeraine entourée de ses chevaliers, elle s'engagea envers lui devant deux épées formant une croix symbolique. Aimée et Monsieur Jacques se jurèrent l'un à l'autre ce qu'ils se seraient jurés devant l'autel. C'est elle qui, contrairement à tous les usages établis, s'offrit en mariage, disant devant tous : " Voici ma main qui est à vous. " Sans doute l'impérieuse volonté d'Aimée s'est-elle construite dans l'assurance de sa beauté et de sa position sociale. N'est-elle pas Aimée-Isabelle de Spens, comtesse de Spens, marquise de Lathallan ?

Vers trois heures du matin, chacun se prépara pour prendre la direction de la prison de Coutances. On délivra des Touches mais Monsieur Jacques fut atteint en plein cœur. Ses compagnons d'armes l'enterrèrent "au pied d'un buisson comme un chouan." En rentrant à Touffedelys, Barbe de Percy dut annoncer à Aimée la mort de Monsieur Jacques. " Elle pâlit comme si elle allait mourir elle-même et elle s'enferma pour cacher ses larmes. " Elle eut, à ce moment là, une funèbre fantaisie : elle exigea que l'on déterre celui qu'elle appelait son mari et le fit rouler dans cette robe de noces qu'elle avait portée un seul soir et qu'elle lui tailla en linceul. Puis quand les églises furent rouvertes, elle le fit transporter en terre sainte. Perdue dans son désespoir, affligée d'une éternelle pâleur, Aimée redevint " une statue de corail vivant " quand elle apprit la libération de des Touches. Cette rougeur inexplicable renaîtra tout au long de sa vie, pour peu que s'estompe son isolante surdité et que le nom du chevalier soit prononcé devant elle. Qu'en penser quand tous affirment sa fidélité à Monsieur Jacques ?

L'abbé de Percy, connaisseur des âmes, se livre avec retenue à quelques insinuations : " Mais qui sait, fit-il en baissant la voix, (...) si, par impossible, elle n'était pas aussi pure... " De tels propos indignèrent Mademoiselle de Percy. Elle avait foi en Aimée. La conclusion du récit pourrait être la suivante : Aimée de Spens garda son secret et Mademoiselle de Percy garda son respect pour Aimée. Mais si le récit est terminé, des énigmes demeurent. Quel rôle avait donc joué des Touches dans la vie d'Aimée pour qu'une telle rougeur enflammât son visage à la seule évocation de son nom ?

Le narrateur qui poursuit le récit de Barbe tente de percer l'énigme. Il rend visite à des Touches interné dans l'asile du Bon Sauveur de Caen où l'avait conduit sa folie. Profitant d'un éclair de lucidité, il lui demande : "-et d'Aimée de Spens vous en souvenez-vous ? (...) il tressaillit.

-Aimée de Spens, qui m'a sauvé la vie ! La belle Aimée ! (...)